

SIMONE DE BEAUVOIR, LA VIEILLESSE

Paris, Gallimard, 1970.

Par Lucie Lequin

Relire *La vieillesse* vingt ans après sa publication soulève de nouvelles questions. L'ouvrage est à la fois toujours d'actualité et un peu désuet. La première raison en est que la vieillesse vient plus tard de nos jours ; la cinquantaine nous semble loin de la sénescence. Ou est-ce tricher que de repousser toujours un peu plus loin la vieillesse ? Il faut pourtant, selon Simone de Beauvoir, apprendre à nous reconnaître dans les vieilles gens. C'est pour lever la conspiration du silence qui entoure la vieillesse que la philosophe a écrit. Elle dénonce le sort que la société réserve aux vieillards qui deviennent « rebuts », « pur déchets » et trop souvent indigents. Vingt ans plus tard, les mêmes mots s'appliquent, sauf que l'on sait que les indigents sont la plupart du temps des indigentes.

Simone de Beauvoir soutient qu'on ne peut définir la vieillesse, car toute définition masquerait les différences, qu'elles soient biologiques ou pécuniaires, qu'elles participent de la classe ou de l'espace (temporel ou physique). La vieillesse est un phénomène biologique, culturel et transhistorique.

Dans la première partie du livre, Simone de Beauvoir envisage la vieillesse de l'extérieur. Elle examine ce que la biologie, l'anthropologie, l'histoire, la sociologie contemporaine nous enseignent sur le vieillissement. Elle montre que dans les sociétés primitives, tout comme aujourd'hui, la condition des vieillards dépend du contexte social et que la manière dont on les traite dévoile souvent les vérités masquées qui sous-tendent une société et hélas, souvent son indécence. Dans la société occidentale, seul l'individu qui rapporte compte. Se soucier du sort des vieillards, c'est remettre en question ce principe inhérent à notre mode de vie, c'est remettre en question la société, d'où le mutisme face au vieillissement. L'intérêt de cette partie est de nous permettre d'entrevoir à travers le temps et l'espace ce qu'il y a d'inéluctable dans la condition de vieillesse. Les deux chapitres historiques demeurent les plus stimulants. Simone de Beauvoir utilise le concept de la lutte des classes pour différencier le

quotidien des vieillards exploités de celui des vieillards exploitants.

Cependant, les deux chapitres contemporains à l'écriture, soit le premier, sur la biologie et la vieillesse, et le quatrième, sur la vieillesse dans la société, sont démodés : les statistiques ont changé depuis vingt ans ; la gérontologie s'est développée et la représentation de la vieillesse a changé, en partie du moins. Il nous faut replacer ces chapitres dans un contexte historique. L'auteure déplore que l'histoire raconte la vieillesse au masculin. Pourtant, elle ne parle que des hommes privilégiés qui ont laissé des traces. Elle ne considère ni la variante du sexe ni de la race. Au fond, son étude représente le point de vue traditionnel et masculin de l'extériorité. On ne pourrait aujourd'hui écrire un tel chapitre sans tenir compte des femmes et des diversités culturelles.

Dans la seconde partie du livre, Simone de Beauvoir décrit comment les vieillards intériorisent leur situation et y réagissent. La révélation de l'âge vient des autres. À partir du moment où la personne vieillissante accepte ce classement extérieur, elle règle son comportement selon les normes de son milieu. Elle se censure. C'est ainsi que la société impose la chasteté à la femme âgée sans conjoint. Ici et là dans cette partie, Simone de Beauvoir s'engage de façon plus personnelle. Elle alterne le « nous » et le « je ». Elle se révèle un peu et dévoile ses images sur la vieillesse, des images en mouvement, non figées.

Simone de Beauvoir décrit la vie quotidienne des vieillards et les maux qui l'accompagnent : la névrose, la tristesse, l'incapacité de s'autocritiquer, la déchéance, l'incertitude, l'ennui, le sentiment d'inadéquation. Comme dans la première partie, c'est par le biais de la vie des grands hommes qu'elle explore ce passage de la vie. Einstein, Freud, Michel-Ange, Churchill, Hugo, Tolstoï et de nombreux autres lui servent de référents. Elle ne s'attarde à la vieillesse que d'une seule grande femme, Lou Andréas Salomé. Elle parle aussi un peu de la vieillesse particulière des femmes, mais elle en parle dans la généralité : les femmes ne sont jamais complaisantes devant la vieillesse ; la vieillesse des femmes est une délivrance ; elles peuvent enfin se soucier d'elles-mêmes...

Est-ce vraiment le manque de documentation qui a poussé Simone de Beauvoir à parler de la vieillesse au

masculin ou est-ce la peur de trop se regarder vieillir ? L'auteure admet que la représentation de la vieillesse par le biais des grands hommes ou de leur vie est partielle et partielle, mais elle en reste néanmoins tout près. La vieillesse qu'elle décrit est triste, pessimiste, quasi insupportable, malgré quelques passages où elle affirme son amour de la vie. Mais pour faire réagir, agir, ne faut-il pas dénoncer et provoquer ?

THE BALANCING OF THE CLOUDS: Paintings of Mary Klassen

John Unrau. Winnipeg: Wildflower Communications, 1991.

By Helen Lucas

The moment you take *The Balancing of the Clouds* into your hands and thumb through it, you feel the power of the book. John Unrau, a son of the artist and a Rhodes Scholar, begins the book with "I cannot remember a time when one or two of my mother's paintings were not present as part of my daily surroundings." He goes on to tell of his mother's life and work.

She was born in a Mennonite village in the Ukraine in 1918, and with her family moved to a farm in Saskatchewan when she was nine. At eighteen with her brother she moved to Saskatoon and began to study painting with the noted artist Ernest Lindner.

A gifted artist and a deeply religious young woman, she wrote, "I wanted to paint but at least as much I wanted to be active at the church and was also looking forward to growing up and having a home and family." She married, had four children and when she could she continued to

